

La Vérité — France 2010, 103 minutes

Patricia Robin

Numéro 272, mai-juin 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64799ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Robin, P. (2011). Compte rendu de [*La Vérité* — France 2010, 103 minutes]. *Séquences*, (272), 63–63.



La Vérité

À l'heure des choix d'avenir, Yves, à qui tout réussit, et Gabriel, un introverti fort en math, commettent l'irréparable. Leur silence entraînera des conséquences et chacun devra vivre avec le spectre de plomb (oxymore de Victor Hugo) qui le taraude. Ici, on n'assiste pas aux tribulations d'adolescents frétilants tourmentés par des détails futiles comme dans *À vos marques... Party!* ou *Le journal d'Aurélié Laflamme*. On plonge plutôt dans l'intrigue qui tourne autour du poids d'un acte irréversible. Marc Bisailon, scénariste et réalisateur de *La Vérité*, s'attarde surtout sur le malaise de vivre dans lequel s'enlise le personnage de Gabriel; il observe cette longue agonie morale avec finesse, lenteur et intelligence alors que pour Yves, le fonceur, le destin poursuit le cours qu'il a choisi. Le cinéaste réussit à saisir l'essence de cette période cruciale chez ces jeunes avec des dialogues sobres, simples et vraisemblables dans lesquels Pierre-Luc Lafontaine et Émile Mailhiot évoluent avec un réalisme surprenant. Marc Bisailon propose un regard



The Year Dolly Parton Was My Mom

Comment parler de l'enfance à l'écran? De quelle façon étudier le thème de l'origine sans faire appel aux commodités du film de famille? De *Léolo* aux *Bons Débarras*, en passant par *1981* et *Maman est chez le coiffeur*, le cinéma québécois a proposé plusieurs tentatives ancrées souvent dans la redite, parfois dans l'invention. À la lumière de ces essais, on peut aujourd'hui aboutir à une conclusion: dans le cortège des vues récentes, l'enfant est relégué au second plan, les grands sujets et la nostalgie prennent d'ordinaire le pas sur l'innocence et la candeur.

Le très canadien *The Year Dolly Parton Was My Mom* n'échappe pas à la tendance. Les premiers photogrammes promettaient beaucoup: sous un soleil de plomb et dans la

concerné et franc; il amène le spectateur à ressentir la même angoisse que ces garçons à l'aube d'une vie hypothéquée par une malencontreuse et fatale chute. Peut-on vraiment oublier un accident aussi lourd de conséquences? Peut-on, à cet âge rempli de promesses, choisir entre une existence cloîtrée dans huit mètres carrés ou un quotidien étouffant hanté par le remords? Quelle est l'issue la plus viable?

Ce sont en substance les questions que pose le réalisateur dans ce deuxième long métrage qui scrute, une fois de plus, la quintessence de l'homme. Le montage narratif sans artifices suit, l'espace d'une année, le parcours des protagonistes. La luminosité accrue de la direction photo donne une pureté et une limpidité qui augmentent la résolution de l'image et servent l'histoire de manière extrêmement efficace. Les adultes de la distribution manquent du naturel que les jeunes acteurs déploient. À cet effet, on ne peut que souligner le jeu de la talentueuse Juliette Gosselin qui apporte un peu de fraîcheur, tant par sa présence que par son interprétation, dans cet univers tourmenté. Cette seconde partie d'une trilogie, qui met en exergue des faits divers illustrant la nature humaine, a le mérite de soulever des interrogations philosophiques, chose rare dans notre cinématographie qui vise le divertissement à tout prix. L'approche de Bisailon, telle celle d'un anthropologue social, laisse présager une longue carrière sur les écrans, car l'éccléité ne cessera jamais de mériter qu'on en étudie les travers et la bêtise.

PATRICIA ROBIN

■ France 2010, 103 minutes — Réal.: François Ozon — Scén.: François Ozon — Int.: Catherine Deneuve, Gérard Depardieu, Fabrice Luchini, Karin Viard, Judith Godrèche, Jérémie Renier — Dist.: Séville.

fadeur des plaines, Tara Johns révèle en une silhouette tout le drame du film. Une fillette presque devenue femme, habillée à la mode country, recherche à vélo sa mère avec des moyens d'enfant. Image frappante, inaccoutumée et qui manifeste avec vigueur l'habileté de la réalisatrice. Toujours est-il que l'euphorie est de courte durée. Comme pour refuser à la jeune Julia Stone la sustentation, la cinéaste lui brise les ailes, rompt le rythme de l'œuvre et l'enferme dans un seul visage, celui de Macha Grenon.

Le film prend dès lors une tout autre allure. De scène de cuisine en scène de cuisine, le scénario s'enfonce dans les topiques et réduit une possible fresque à un simple polaroid des années 70. Pourquoi donc cette volonté de se limiter au réel, d'éviter le sujet de l'onirisme et des spécificités de l'enfance? Pour quelle raison effleurer tous les thèmes sans jamais en pénétrer le moindre en profondeur? Tout comme on ne peut explorer les différences culturelles pour peu qu'on traverse une frontière, il ne suffit pas d'habiller une femme d'un tablier pour étoffer un propos sur le féminisme. À défaut d'articuler quelque vision nouvelle des années 70, Tara Johns aurait certainement dû s'en tenir à l'ordre de l'évocation et continuer à dépeindre, comme d'entrée de jeu, les affres, l'ennui, l'émoi du premier âge. **S**

JULIE DEMERS

■ DOLLY PARTON, MA MÈRE ET MOI | Canada 2010, 95 minutes — Réal.: Tara Johns — Scén.: Tara Johns — Int.: Julia Stone, Macha Grenon, Gil Bellows — Images: Claudine Sauvée — Dist.: Métropole.